

À la bonté des muses

Du même auteur :

La chute d'Agapè (2011) roman

Reset (2014) roman

La saga des saltimbanques (2016) Roman

Aristide et la louve (2016) Roman

Patrick Rousson

L'écumeur des mères

© Patrick Rousson ISBN : 979-10-227-4461-4

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre

Chapitre I

L'auberge du père Étienne était un bel établissement de trois cents mètres carrés, une « belle affaire » comme il pouvait se confier ici ou là entre gens avisés qui s'y entendaient quelque peu avec le commerce de l'hôtellerie, de la restauration et du loisir en général. Situé dans le lacet d'une route qui gravissait les hauts plateaux du Vercors, profitant d'un large dégagement de panorama qui s'ouvrait à l'horizon sur quelques pâturages et des bois de conifères dispersés par petites grappes au milieu d'un no man's pelé où se perdaient de loin en loin quelques cahutes de berger isolées, le promeneur ne pouvait manquer cet immense corps de ferme en vieilles pierrailles rechampies reconverti en lieu de plaisir et de copieuse gastronomie. Car chez ceux qui avaient un tant soit peu voulu connaître l'historique de l'auberge, comme chez les habitants des villages alentour et de bien au-delà, il se disait que la vieille ferme avait été sous l'occupation un lieu martyr, que les Allemands avaient pillé et incendié lors de l'assaut qu'ils menèrent contre le maquis sur les hauts plateaux du Vercors en 1944. Cette cruelle expédition des troupes de la Wehrmacht agissant sous les ordres de la Gestapo lyonnaise avait été menée en représailles aux fortes présomptions qui pesaient sur cette riche propriété, soupçonnée de ravitailler en vivres les maquisards du plateau.

Au sortir de la guerre, les deux derniers fils Étienne avaient fait de cet endroit ce qu'il était devenu aujourd'hui,

un lieu de convivialité et de réunions familiales où l'on venait parfois de très loin célébrer baptêmes, communions, mariages, repas d'anniversaires et autres réjouissances qui jalonnent la vie des hommes. Deux immenses salles de restaurant pouvant compter chacune jusqu'à une cinquantaine de convives faisaient le plein presque chaque dimanche. Il y avait là également deux immenses fours en briques rouges où l'on cuisait pains et viennoiseries, ainsi que deux grandes rôtissoires vitrées semblables à deux grands écrans plats de télévision où chacun pouvait venir voir tourner autour de la broche, lentement et avec grâce, porcelets, agneaux et autres cochons élevés dans l'enceinte même de la propriété. À l'arrière de celle-ci, un grand potager offrait à profusion et durant toute l'année aux cuisines du restaurant des fruits et des légumes qui se cuisinaient et se consommaient sur place. C'est dire si l'on avait affaire là, quitte à se répéter encore une fois, à une bien belle entreprise, vivant presque en autarcie sur elle-même avec les produits du domaine qu'elle proposait à ses clients. Pour faire fonctionner cette grande auberge familiale, où se croisaient sans cesse dans un carrousel ininterrompu, cuisiniers, seconds et serveurs, il y avait la patronne, Maryse, femme de tête et petite fille unique du dernier frère Étienne qui approchait aujourd'hui du siècle d'âge. Elle menait tout ce petit monde avec une rudesse paternaliste, qui du jardinier au plongeur obéissait à ses directives d'officier d'état-major.

Avec le temps, la réputation de l'auberge avait essaimé sur plusieurs départements, et il fallait dûment réserver plusieurs mois à l'avance ses réjouissances pour espérer y banqueter en ses murs.

À côté de cette activité purement familiale, l'établissement avait ouvert à proximité de l'auberge une guinguette qui faisait danser tous les dimanches après-midi les jeunes et les moins jeunes. Chacun venait là tourner, sautiller et se dandiner à qui mieux mieux en usant les deux grands parquets cirés prévus à cet effet. Puis tout ce petit monde en goguette avait le loisir de se remettre de ces chorégraphies en papotant entre deux coupes de champagne ou de vin mousseux que l'on prenait à l'une des nombreuses petites tables rondes juchées sur les larges emmarchements qui entouraient la piste de danse. Certains, s'aventuraient jusqu'à l'immense comptoir derrière lequel courait en permanence deux serveuses vêtues de belles toilettes. On disait même que celles-ci tenaient volontiers conversation aux immanquables cœurs solitaires qui parfois s'asseyaient là comme ils se seraient couchés sur le divan de quelques psychanalystes.

Tous ces fêtards dominicaux en quête de galipotes ou d'amourettes furtives ou plus durables venaient parfois de très loin, de l'autre bout du département, et même souvent de Lyon ou d'Avignon, tant la typicité du lieu semblait avoir répandu de bouche à oreille et sur de longues distances son caractère particulier.

Sur l'estrade ovale qui constituait le pic de la salle de danse, on recevait orchestres et groupes de musique, souvent de bonne facture, dans des registres qui allaient de la chanson française au big bang de jazz. Mais très souvent, c'étaient les artisans du musette qui occupaient la scène, férus et spécialistes de toutes les danses de société, musette, valse, tango, pasodoble, rock, etc. Les accordéonistes déployaient leurs trilles stridents sur un parterre de valseurs avertis et aguerris. L'immense espace de danse s'emplissait

alors de binômes de danseurs qui ne manquaient jamais une occasion de déployer leurs plus beaux mouvements et leurs plus beaux pas de danse à l'intention des prétendants ou des prétendantes qui faisaient banquette et qui regardaient toute cette société tournoyer avec un regard toujours fort entendu. Il y avait ceux qui venaient là avec leur partenaire favori, qu'ils ne cédaient pour une valse aux autres danseurs que du bout des doigts ; d'autres, moins exclusifs, offraient leurs services au tout venant, parfois sans prétention, d'autrefois, avec la sûreté d'être le danseur, et même le chorégraphe du jour et du lieu... Il y avait les rois de la valse, les princes torrides du tango, les pontes du pasodoble, les chevaliers du rock !

Il s'agissait là bien sûr d'un public d'un certain âge à la toison poivre-sel et souvent argentée, retraités pour la plupart de fortunes diverses que la vieillesse et la nostalgie réunissaient malgré tout, même si les parcours des uns et des autres, leurs réussites et leurs échecs, l'importance de leur pension et de leurs patrimoines respectifs affleurait parfois dans la conversation de certains colporteurs de potins à la langue bien affilée.

Ainsi, malgré la retraite des préoccupations et des devoirs de la vie, malgré le retrait des affaires courantes et des tracasseries de l'existence, on parlait encore ici de richesses et de mérites terrestres, accoutumés que l'on était à ce moyen ultime de jauger de la grâce à accorder aux gens par delà cette condition commune de vieillard qui était pourtant ici le lot de tout le monde. L'argent, toujours l'argent qui permettait de juger de tout, d'étalonner toute chose comme une règle graduée que l'on présenterait sur le parcours de vie de chaque homme.

« Non, mais quelle allure, ce Roland ! Regarde-moi donc cela Odette !

— Ça c'est sûr, on ne peut pas dire ! dit Françoise.

Les deux femmes avaient dans leur ligne de mire le fringant et intrépide Roland, gracieux et élégant cavalier qui bien que d'une septantaine bien engagée menait la valse avec emphase en tenant le bras de sa cavalière avec un entrain qui forçait l'admiration.

— Moi je n'apprécie guère ce genre de cavalier, rétorqua la plus âgée, Odette, à qui il arrivait fréquemment d'avoir des vertiges vestibulaires. Il danse trop brusquement ! J'en tomberais la tête à la renverse !

— C'est vrai que question de mener la valse, il s'y entend le Roland Martin. Pour le tango aussi d'ailleurs ! dit Françoise, svelte septuagénaire qui offrait toujours sur elle une coquette élégance.

— Oui, mais toi tu es encore jeune et tu n'as pas les rhumatismes que j'ai ! houspilla presque Odette.

— Ne t'en fais donc pas. Je n'apprécie moi-même guère ce Roland, dit Françoise qui crut voir dans les protestations précédentes de son ami comme un fond de jalousie d'être ainsi rattrapée par les raideurs de la vieillesse.

— Et puis c'est un aventurier me suis-je laissée dire, continua celle-ci, un aventurier avec bien peu d'argent et sans la moindre pierre de patrimoine.

— Te voilà bien renseignée ma chère !

— Oh ! tu sais, un homme qui a fait toute sa vie carrière à l'usine comme ouvrier ne peut pas prétendre bien au-delà de 1300 euros de pension de retraite... Je sais en plus de par ma sœur qu'il loue un appartement dans un H.L.M d'Annonay. On a beau se nipper comme un milord et danser

comme une star qu'on n'en est pas moins sans le sou, et sans toit à soi en plus !

— Mais nous sommes en pleine vérialité, chère amie !

— Oh ! écoute hein ! Ceux qui crachent dans la soupe sont ceux qui justement n'ont aucune peine à s'en offrir ! C'est bien connu ça ! »

Mais déjà les deux femmes avaient oublié leur conversation précédente pour braquer leurs regards sur un couple dont les tournolements, plus hésitants et laborieux déclenchèrent aussitôt les commentaires à moitié compatissants de Françoise.

« Quant au Jacques Lassier, ce n'est pas folichon depuis son attaque ? As-tu vu cela ?

— Il a quand même du courage de venir jusque-là dans son état ? dit Odette.

— ça ! On ne peut pas dire ! Il en a pris un sérieux coup sur la pipe, poursuivit Françoise.

— La vie continue bien après tout ! Et puis il n'y a pas de mal à ça !

— Pourtant un homme qui a tant de bien. Ancien conducteur de travaux chez Bouygues et qui a des propriétés un peu partout dans la région...

— Voilà donc le parti qu'il te faudrait, déclama Odette !

— Ah ça non, merci, je ne me vois guère au bras d'un homme auquel il faudrait que je prenne la main pour qu'il aille à mon allure !

— Te voilà tout à coup bien peu charitable pour parler de la sorte !

— Mais c'est pourtant la vérité quoi ! Je ne me vois guère servir de déambulateur à un homme ! Je dis la vérité moi au moins !

— Et que veux-tu ? On ne peut pas tout avoir... Toi, ce qu'il te faudrait, c'est un homme alerte comme Roland Martin, mais qui a en plus la fortune d'un Jacques Lassier ?

— Une fois de plus ta conclusion est celle de quelqu'un qui n'a de sa vie jamais manqué d'argent. Ce n'est que lorsqu'on a eu suffisamment longtemps le ventre plein que l'on peut se permettre d'afficher certains bons sentiments ! Autrement, il faut bien se coller au quotidien et à ses urgences ! Ce qui rend forcément l'humeur plus terre-à-terre et le tempérament moins psychologue !

— Oui, salaud de pauvres en somme ?

— Sais-tu au moins quelle vie il m'a fallu mener moi avec mes trois gosses que leurs pères ont laissés à ma charge ! Je ne te parle pas encore de mon dernier époux que je me suis résolu à laisser tomber tant sa conduite était déplorable ! Une lutte de tous les instants à courir après le travail, lorsqu'il y en a un peu, et après l'assistante sociale, à se ronger les sangs parce que l'aîné prend un mauvais chemin et que le second travaille mal à l'école et répond à l'instituteur... Une vie de femme seule, où la psychologie n'a guère le temps de prendre place, vois-tu ? »

Françoise avait eu trois maris, trois courants d'air qui s'étaient montrés bien peu constants dans l'attention apportée au serment du mariage. Trois maris pour trois enfants dont il avait bien fallu qu'elle s'occupe après toutes ces défections paternelles successives. Aujourd'hui, Françoise reconnaissait bien volontiers qu'elle s'était aguichée à la file avec les mêmes natures d'hommes, de ceux qui emblavent sans récolter et qui s'enfuient sitôt la graine semée. La femme qui dispose, comme il est dit dans le vieil adage porte aussi la lourde responsabilité de se tromper.

Mais Françoise et Odette ne relatèrent pas les déconvenues de toutes les femelles du monde animal qui ont pour impérieuse responsabilité de recruter le mâle le plus valide pour assurer la descendance de leur espèce, puisqu'une autre distraction de la toute première importance venait de faire son apparition sous leurs yeux qui s'ébahirent de plus belle.

— Non, mais tu as vu ça ? s'exclama Françoise.

— Oui ! Comment s'appelle-t-il déjà celui-là ?

— Peu importe, un peu de jeunesse en ces lieux ne fera de mal à personne.

— Tu l'as dit ! Et puis, il y en a qui ne s'y sont pas trompé. N'était-il pas le cavalier de cette Colette ? Comment s'appelait-elle déjà ?

— C'est de Colette Grandval dont tu veux parler je suppose ? Mais il me semble qu'il était beaucoup plus que son cavalier !

— Quoi ! tu veux dire que ?

— Oh moi je ne dis rien, je subodore simplement, dit Odette avec jubilation !

— Tu imagines, une telle différence d'âge ! Ce type-là n'a pas cinquante ans et cette Grandval va bien sur ses soixante-quinze !

— Soixante-seize ! Asséna Odette avec assurance ! Elle est de ma classe, la cougar ! »

L'homme dont elles parlaient en ce moment toutes les deux s'appelait Cédric Lepic. La cinquantaine prochaine qui lui fournissait déjà les tempes de cheveux blancs, un corps légèrement empâté qu'il portait malgré tout sans complexe et avec une élégance de dandy fanfaron. Cet arbitre elegantorium, toujours bien mis de sa personne, ne pouvait

passer inaperçu dans ces après-midi de thé dansant où les gérontes constituaient l'essentiel de la population festive.

Et de fait, on n'avait guère tardé à le remarquer. C'était même fait pour ça, aurait rétorqué l'intéressé lui-même, Cédric Lepic qui n'hésitait pas à déployer la publicité sur sa personne. Ce n'était pas chez lui une seconde nature, mais bel et bien sa nature véritable, celle qu'il se connaissait le mieux et qui définissait le mieux sa personne, et cela, depuis des temps immémoriaux qui plongeaient leurs racines dans sa toute petite enfance où déjà il avait voulu échapper à une situation cruelle en devenant ce petit garçon séducteur et exhibitionniste qui aurait voulu conquérir la terre entière avec son sourire enjôleur.

Depuis tout ce temps, il n'avait cessé de cultiver ce personnage qui faisait depuis complètement partie de son ADN. Et toute cette mise en scène intégrée, mainte fois éprouvée, jouée avec emphase, régularité et naturel, lui avait jusque-là plutôt réussi.

Ici même, dans ces après-midi, on aimait ce « jeune homme » aux sourires gracieux et accorts qui dégoulinait de politesses et de bienveillances envers les dames, se pliait bien volontiers aux avis et aux récits des hommes.

Lepic, de son côté, n'hésitait guère à romancer sa vie, à la pourvoir d'enluminures, de lettrines et d'encadrements de couleurs vives afin d'en souligner et d'en rechampir quelques faits un peu sommaires.

Ce jour-là, Lepic était entré dans la guinguette accompagné toujours de son bienveillant sourire qui en imposait même à ceux qui pouvaient émettre des doutes sur la sincérité de cet homme avec sa bouille de représentant de commerce. Puis, il s'était dirigé vers le comptoir où il avait pris place sur un tabouret vacant en face de Véronique la

« barwoman » en chef avec laquelle il avait des complicités proches et plus lointaines.

Véronique avait quelques années de moins que Lepic : on pouvait dire une bonne dizaine d'années. Toujours vêtue avec soin, le maquillage mesuré et les cheveux nattés vers l'arrière, cette petite blonde gracile et gracieuse, forte de poitrine, mais frêle de buste, à la croupe harmonieusement galbée et donc au demeurant fort appétissante portait sur elle en permanence le décorum dû à sa profession de barwoman qu'elle exerçait depuis fort longtemps et dont elle connaissait toutes les ficelles, aussi sûrement que Lepic faisait figure d'encyclopédie en matière de gros œuvres en maçonnerie. La raucité de sa voix témoignait de ses longues années passées à consommer des cigarettes derrière d'innombrables comptoirs, entre les magnums de vodka et de whisky, entre les sauts à glaçons et à Champagne, dans la semi-obscurité des night-clubs et des discothèques, sous les lumières parfois entêtantes des stroboscopes et des spots qui balayaient de leurs flashes la nuit des fêtards. Femme de la nuit et des bacchanales, Véronique en portait sur le visage toutes les ravines, des pattes d'oie aux rides du lion et jusqu'aux épais sillons qui avaient tiré vers l'arrière ses muscles buccinateurs.

« Ça va comme tu veux, lui dit celle-ci ! Alors, en goguette ?

— En goguette à la guinguette ! exulta Lepic en mettant en avant son optimisme habituel.

— Qu'est-ce que je te sers ? Mousseux ? Champagne ?

— Ah ! le champagne, ce sera peut-être pour plus tard, lorsque les affaires seront plus florissantes ! Pour l'instant, sers-moi doc un kir ma belle !

— Et ton amoureuse alors, voilà des mois qu'on ne l'a pas vue ?

— Tu veux parler de Colette ? Elle est au plus mal, à la clinique depuis un mois pour une histoire de diabète...

— De diabète ? Il faut dire aussi qu'elle s'en donnait la peine ! Elle ne crachait pas sur le mousseux ni sur le Champagne ta promesse ! Et tu vas la voir à l'hôpital ?

— Je suis d'une galanterie infaillible, tu me connais ! répondit Cédric. Et puis je pense que cette histoire vaut la peine que je donne suite, rajouta-t-il en une pointe énigmatique qu'il se garda bien de développer plus avant.

— Oui, toujours le chevalier de ces dames, lâcha Véronique en exécutant un geste ample.

— Ah, que veux-tu ? Toi et moi, nous nous sommes connus bien trop tard ! Nous en aurions fait des choses ensemble, déclama-t-il sur un air de délicieuse malice !

— Oh charmeur va ! Petit branleur ! Je les connais trop bien les types comme toi ! Chaque fois que je foutais un coup de pompes à un comptoir bondé de soiffards, il y en a dix qui se cassaient la gueule dans un vacarme de galéjades !

— Oui, mais moi je suis un professionnel, un maître es... ! J'ai toutes mes habilitations ! fulmina Lepic.

— Oh, tu parles ! Tu m'en diras tant ! »

En prononçant ces derniers mots, Lepic avait voulu prendre à témoin un type qui se trouvait là, un bon gros pépère qui devait avoir à peu près son âge et qui sirotait sa bière dans ce genre de solitude que d'aucuns ressentent parfois quand bien même ils sont entourés de gens.

« Avoue quand même qu'on aurait pu en faire des choses ensemble dit Lepic en revenant à la charge ?

— Mais oui, mais oui acquiesça Véronique, ne voulant pas contrarier son narcissique interlocuteur. »

En effet, comment avaient-ils bien pu faire pour ne pas se rencontrer un jour quelque part ces deux-là ? Ils avaient pourtant adoré la même muse, celle de la nuit et de ses futilités, la légèreté torride des relations nocturnes qui pousse ses jeux puérils jusqu'au petit matin, à l'heure même où le monde des affaires sérieuses et laborieuses reprend ses droits sur l'inconsistance de la nuit. Cedric Lepic avait bien souvent mené ces deux vies-là de concert, vivant sérieusement le jour pour s'offrir des nuits légères et primesautières, travaillant avec acharnement et mérite le jour et bambochant incorrigiblement la nuit, troquant bleu de travail et outils de maçon à la tombée du jour pour passer le costume de bringueur et de danseur nocturne, lâchant le jargon utilitaire de sa profession pour mettre dans sa bouche des marivaudages subtils, des gracieusetés d'amant enflammé, des roucoulades faussement ingénues...

Bien sûr, cette double vie avait éprouvé notre homme qui à ce jour, à quarante-huit ans à peine, affichait les marques certaines de cette double vie et surtout de cette nuit ô combien corrosive qui avait maintenu posé sur lui son voile et ses fatigues répétées. Véronique aussi était quelqu'un de la nuit. C'est d'ailleurs à cela que ces deux êtres-là s'étaient reconnus. Pour avoir été des êtres de l'ombre et de la nuit, ils en portaient tous les deux sur le visage les mêmes stigmates, les mêmes marques creusées par la vie nocturne.

« Je ne crois pas que l'on aurait beaucoup de choses en commun, tu vois... dit Véronique.

— Et pourquoi cela ? Ne sommes-nous pas un peu pareils tous les deux ?

— Pareils ? Mais dans quel sens ?

— Et bien, nous aimons tous les deux la nuit !

— Et bien justement vois-tu ? La nuit n'est guère propice aux rencontres sérieuses. La nuit, les gens sont trop... frivoles, inconsistants... Bien sûr, on peut bien faire des projets, liés des serments ou tout ce que tu veux, mais la nuit étant faite pour dormir, toutes ces choses-là restent et demeurent dans le domaine du rêve. Rien de sérieux donc sous la lune !

— Bah, avec le recul, je dois bien avouer que tu dis vrai ma grande ! Je n'ai jamais bien trouvé ma vie dans toutes ces nuitées joyeuses, et encore quand je dis joyeuses, je dois bien avouer qu'elles ne l'ont pas toujours été ! Tu dois bien avoir raison, on ne se fait une bonne nuit qu'à la lumière du jour.

— Alors là, nous sommes d'accord Cédric. Tiens, moi par exemple. J'ai connu mon homme dans le milieu de la nuit. Je travaillais au Sunset, une discothèque située près de Montélimar. Au début, je n'étais qu'une petite étudiante. Je me suis mise à sortir le samedi soir avec les copains et les copines, comme tout le monde quoi... Puis d'un soir à deux soirs par semaine, la nuit en a exigé davantage de moi. Peu à peu, je lui ai donné toutes mes nuits. Je sortais le jeudi, le vendredi, le samedi et le dimanche, et même parfois les autres jours ! De belles toilettes, de la danse, encore de la danse, quelques verres d'alcool, puis de l'alcool tout court, des garçons, encore des garçons, de l'amour sous toutes ses formes, Cupidon et puis Éros, et voilà la passion dévorante de mes belles et jeunes années qui a tout avalé, c'est-à-dire ma vraie vie, celle qu'il m'aurait fallu mener le jour pour construire de moi quelque chose de plausible ! J'étais une assez bonne étudiante pourtant ! Mais les suavités de la nuit finissent à la longue par séduire davantage que l'âpreté d'un

cursus de chimie. Je faisais à cette époque-là un DUT de chimie. Je me suis mise à mener en quelque sorte mon anti-vie, celle de la nuit factice et inconséquente, face à ma vraie vie qui aurait dû avoir lieu le jour.

— Et c'est là-dedans que tu as connu ton mec ? reprit Lepic avec un sourire plein de perspicacité qui n'avait pas manqué une miette du bout de biographie que Véronique venait de lui confier.

— Oui, un type à la mesure de ce milieu ; c'est-à-dire sans la moindre mesure, dit Véronique en éclatant d'un rire qui semblait savoir dire de quoi elle parlait. Une grosse brute qui ne semblait avoir que ses muscles et sa force pour se donner une raison de vivre. La salle de musculation, son job épisodique de videur et c'était-là toutes ses marottes. Aucun sillon de tracé dans cette vie figée ! Pour croire que l'on peut faire bouger un tel bloc de roche monolithique, il faut avoir vingt ans et se croire assez différente et unique parmi les autres pour espérer encore changer un tel homme. J'y ai cru, mais finalement, je n'étais pas assez différente des autres, et encore moins assez unique pour éviter le fiasco, conclut Véronique en se portant l'estocade. Quinze ans de gâchés dans une vie de famille qui n'en a jamais été vraiment une, puisqu'elle s'était constituée dans les artifices de la nuit, une façon anormale d'élever un enfant, de mener de vraies relations sentimentales et familiales. »

— Magnifique, n'est-ce pas ! » affirma Lepic tout sourire en direction de son voisin qui avait également suivi le récit de Véronique.

Celui-ci hésitait à entrer en interaction avec son entourage, comme si la perche qui était tendue vers son apparente solitude lui paraissait intrusive, presque outrecuidante, et que finalement il aurait tout autant préféré

qu'on le laissât continuer à se noyer avec lui-même dans la quiétude au milieu de toute cette société de gens.

— Vous ne dites rien, dit Lepic en s'adressant à lui d'une mine radieuse ?

— Ce qu'a raconté Madame est très juste, confia-t-il.

— Allez, je vous paie un verre, » décréta Lepic sur un coup de tête. Qu'est-ce que vous prenez ?

— Oh ! non merci, les consommations sont chères ici !

— Ne vous inquiétez donc pas pour cela, je vous invite ! »

L'homme semblait rester en retrait de la générosité de son insistant interlocuteur, menant peut-être l'enquête de ce qui relevait véritablement chez lui de l'altruisme et de ce qui n'était guidé que par un désir de séduction dont il méconnaissait pour l'instant les ressorts ultimes.

« Et bien la même chose ! Une bière ! finit par lâcher ce dernier en cédant finalement à l'invitation.

— À la bonne heure, remets-nous ça ma grande ! dit Lepic en s'adressant à Véronique.

— Ma grande, ma grande, tu me trouves grande, plaisanta Véronique en se rehaussant sur ces talons hauts. Pendant longtemps, on m'a appelée 'trois pommes', un sobriquet qui me venait de mon homme ! dit-elle en prenant à témoin ses deux clients.

— Je t'appelle ma grande parce que c'est sûrement vrai quelque part ? N'est-ce pas dit Lepic en prenant à témoin son nouveau camarade de boisson ? Et puis tout ce qui est petit est mignon, non ?

— Oh, si c'est pour déblatérer ce genre de banalités alors ! dit l'intéressée.

— Eh mais n’empêche que c’est vrai ! Le proverbe se vérifie dans ton cas !

— Oui allez parle beau merle ! dit Véronique sur un ton las et ironique.

— Pas beau merle, Lepic, Lepic ! dit-il en levant le doigt en l’air. Et Lepic est beau comme un as de pique ! s’exclama-t-il avec force, figée dans son meilleur sourire.

— Offf, pouffa Véronique en prenant à témoin l’autre client ! Non mais vous entendez ça ? Vous vous êtes collé un sacré olibrius sur le dos, moi je vous le dis !

— Mais non, ne mets donc pas ainsi Monsieur dans le coup ! Au fait, comment vous appelez vous ?

— Thierry.

— Vous venez ici pour danser ?

— Oh vous savez moi la danse... En fait, j’ai suivi un groupe de gens. Je suis plus là par curiosité. Nous sommes là-bas. Vous voyez les deux tables ?

— Ah ! mais vous avez mangé ici ? Pas dégueulasse la bouffe ici, hein ?

— Ça je dois dire ! On se tape drôlement bien la cloche ! dit le bonhomme en agitant les fanons de graisse qu’il avait sous le menton. Je ne suis pas gros de rien allez, lâcha-t-il dans une touchante confiance qui confirmait l’état physique du personnage ! »

Lepic éclata de rire puis il dit : « Je ne suis pas maigre non plus, allez ! Je mange comme un cochon et je ne fais pas de sport, pas le temps ! Je fais tout ce qu’il ne faut pas, en somme ! On a même décelé après analyses quelques alertes dans mon corps, ces temps derniers ! J’ai eu le malheur de faire des examens, et on m’a trouvé du cholestérol et de la glycémie ! On ne devrait jamais faire

d'analyses d'aucune sorte ! Il me semble qu'être au courant de ses pathologies contribue à les aggraver encore davantage ! Allez, à la santé des sucres et du cholestérol, fulmina Lepic en portant haut son verre ! Mais tu n'es pas resté avec ton groupe, tu fais bande à part, demanda Lepic ?

— Offf, il y a en un qui m'a pris la tête ! Il est tellement con que je me suis tiré, avoua Thierry ! Tu sais, c'est le genre de type qui croit tout savoir sur tout, le genre de savant universel qui se regarde comme omniscient et 'omniscience', si je puis dire ! À peine tu abordes un sujet et voilà qu'il t'emboîte le pas pour surenchérir et se donner raison !

— Oui, je vois le style dit Lepic : Monsieur est le plus fort, Monsieur a toujours raison. Il faut laisser causer, conclut-il.

— J'ai trouvé ça assommant et je me suis enfui ! Mais le plus beau, c'est que nous sommes aussi venus ensemble jusqu'ici tous les deux, dans la même voiture, figure-toi ! Avec ma voiture !

— Et te voilà obligé de faire le voyage retour en sa compagnie ?

— Tu as tout compris. En ce moment, il est parti à faire le joli cœur avec la bonne femme qu'il a à côté de lui et qu'il convoite depuis quelque temps. C'est pour ça qu'il essaie de se donner des airs ! Il est en pleine parade nuptiale, comprends-tu ?

— Oh que oui, il est en plein printemps, il bourgeonne ! résuma Lepic qui en connaissait un bout sur les montées de sève printanières ! Mais qui sont tous ces gens avec lesquels tu es venu, des amis ?

— Des amis, ce serait là beaucoup dire ! Le psy de mes deux là, celui dont je t'ai parlé, nous habitons le même village.

— Il est psy ton conard ! interrompit Lepic.

— Oui, enfin, à ce qu'il dit quoi... Ce qui est sûr, c'est qu'il est dérangé, et que toutes les bonnes femmes ont peur de lui ! Il les regarde comme s'il voulait les sonder dans les grandes profondeurs !

— Ah OK, à défaut de sonder le corps de ces dames par la voie naturelle, monsieur le fait avec la voie psychologique, pouffa Lepic !

— C'est un peu ça oui... C'est un sacré manipulateur en tout cas ; je le soupçonne de m'avoir embarqué dans son affaire de guinguette du dimanche après midi pour mieux briller en société auprès de toutes ces bonnes femmes ! Vois-tu, un benêt comme moi, godiche, balourd de surcroît, ça met en évidence ses lumières, enfin ses lumières entre guillemets parce que je le soupçonne justement de ne pas l'avoir à tous les étages, la lumière. Tu vois, c'est un peu comme au lycée : les filles canon sortent toujours avec des cageots, elles vont souvent par paires en somme, comme si l'une était censée mettre en exergue l'autre. Je le soupçonne de faire de même avec moi ce malade ! C'est très humiliant ! »

Lepic sourit malicieusement à ces assertions, comme si cette ficelle essentielle du narcissisme ne lui était pas tout à fait inconnue et qu'il n'avait pas hésité lui non plus par le passé à la tirer de temps à autre, afin de se donner de l'élan dans ses conquêtes. Il examina son interlocuteur. C'est vrai qu'il paraissait une victime toute désignée pour ce genre de stratagème. L'homme s'était décrit physiquement à son désavantage, mais on ne pouvait hélas guère le contrarier et

lui donner tort. Boudiné dans une vêtue d'habitude des terrains de pétanque, rougeaud et tavelé de figure, l'avant du crâne occupé par une houppette orpheline qui pareille à une aigrette dressée sur sa tête faisait penser à un ultime petit bois rabougri, dernier vestige d'une ancienne et vorace forêt capillaire qui s'était retirée jusqu'au sommet de son crâne, l'homme ne semblait pas non plus orienté le moins du monde par une mise en valeur de sa personne. Il était cependant perspicace, puisqu'il semblait bien avoir saisi le tour pendable dont il était l'objet avec ce faux ami qui l'avait amené avec lui jusqu'ici pour jouer du contraste. Ce côté madré plut beaucoup à Lepic qui voulut à nouveau remplir son verre.

« Oh non merci, ce serait trop ! Tu sais bien ce qu'on dit : l'alcool et le volant ne font pas bon ménage ! Et puis, il faut bien que je mette la mienne !

— Oui, si tu veux ramener ton psy sain et sauf, se plut à plaisanter Lepic !

— Oh ne me parle pas de celui-là s'il te plait ! Trêve !

— Mais tu ne m'as pas dit qui étaient tous ces gens ? Excuse-moi, je suis curieux ?

Nous faisons tous partie d'une association, les joyeux solistes !

— Qu'est-ce donc que cette connerie ?

— Et bien nous sommes une bande de célibataires qui par l'intermédiaire d'un site Internet où nous nous sommes inscrits se propose de faire des sorties. Chacun propose ce qu'il veut et ce qui l'intéresse et les autres suivent, ou pas...

— Oui, je vois... C'est un peu comme de la location d'amis.

— L'interprétation de la chose est originale, mais il y a de ça, dit Thierry !

— Ah cette solitude ! Le mal du monde moderne ! Comme le mal de dos ! Mais l'idée n'est pas mauvaise somme toute ! Et tu dis qu'il faut s'inscrire sur Internet ?

— Les solistes. Org ! Il y a comme un code de déontologie dans cette affaire-là, et même une maxime : 'il est temps de changer ta vie', mais je dois bien t'avouer que depuis deux ans que je participe régulièrement à ce genre d'escapades, ma vie n'a guère changé. Au cours de toutes ces sorties, tu retombes rarement sur les mêmes loustics, et la stabilité en amitié, c'est pas le genre de la maison ! Cela m'est arrivé de faire des sorties avec les mêmes personnes, mais à un an d'intervalle, et bien ces cons-là ne m'avaient même pas reconnu. J'en conclus peut-être que sans doute je ne me fais pas assez remarqué...

— Il y a peut-être un peu de ça, dit Lepic. Les gens, il faut les forcer à l'overdose de ta présence. C'est un peu comme quand tu postes une vidéo sur YouTube. Si tu veux qu'on la voie des millions de fois, il faut être intéressant et aussi se payer un abonnement pour que ta bannière soit bombardée. Le monde est aux parleurs, aux boute-en-train, aux charismatiques, aux camelots, aux bonimenteurs, etc. Tout ça, c'est la même chose. Si tu veux montrer une grande affaire, pas besoin d'être un génie ! Le génie, il est dans le commerce que tu en fais pour la promouvoir, ton affaire !

— Eh oui, le culot ! Moralité : pour être une lumière, il faut avoir du culot, lâcha lumineusement Thierry en absorbant l'ultime lampée de son demi de bière !

— C'est humoristiquement dit, rigola Lepic ! Moi tu vois, je suis une ampoule de 100 watts ! J'éclaire à des

kilomètres à la ronde ! C'est pas pour me vanter, mais j'ai toujours été ainsi ! Il faut que j'attire l'attention sur moi. Je n'essaie pas de manipuler les gens, mais j'exerce mon naturel le plus authentique en donnant en même temps de la générosité aux gens ! C'est comme toi, tout à l'heure... Je ne te sentais pas prêt à parler... ça avait du mal à sortir ! Et voilà qu'on a fait un bon brin de causette tous les deux ! Et qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

— Je suis en reconversion comme qui dirait... Je tenais une ferme, mais on n'a pas voulu que j'exerce plus longtemps mon métier... Les charges, le prix ridicule auquel on me payait le lait et surtout la lassitude, oui la lassitude à devoir travailler douze heures par jour pour gracieusement toucher sept cents euros à la fin du mois, au milieu du cynisme d'un système qui laisse aller les choses cul par-dessus tête, enrichissant les centrales d'achat, volant les consommateurs, ruinant les producteurs... Tout cela fait qu'au bout du compte, on jette l'éponge sans regret, on vend le matériel, les animaux, les bâtiments et puis surtout les terres sur lesquelles on construira peut-être de nouvelles zones commerciales où le gentil petit consommateur viendra ouvrir de nouveaux dossiers de crédits ou même espérer de fausses faveurs grâce aux cartes de fidélité qu'on ne manquera pas de lui fournir ! Ainsi, la boucle infernale sera bouclée... C'est bien pour ça que je me suis foutu de mon camp de la tablée où j'étais assis là-bas, et que je me suis exilé jusqu'ici pour méditer seul et avoir la paix ! Tout à l'heure, lorsque j'ai essayé d'aborder le sujet avec les autres, monsieur 'je sais tout', le faux psychiatre, a bien sûr voulu y mettre son grain de sel. Il n'a pas pu s'empêcher de rajouter son petit refrain à ma tragédie ! Tu penses ! Lorsqu'il s'agit de contredire les gens pour faire le beau, on est prêt à prêcher le faux ! Il n'a pas hésité à se faire l'avocat du

diable et a affirmé que ma situation était on ne peut plus normale ! Il nous a parlé de Darwin ou de je ne sais quoi encore, que les affaires économiques étaient soumises implacablement à une certaine loi de l'évolution, et qu'une activité, un métier, devait être amené par la force des choses à péricliter pour laisser la place à d'autres méthodes plus en phase avec l'évolution... Ce genre de jargon quoi ! L'évolution de quoi d'abord ? Qu'est-ce qu'il en sait lui ? Il s'y connaît en agriculture cette espèce de crâne d'œuf fêlé ? Ah, je le vois bien tiens aller à la traite à cinq heures du matin, sept jours sur sept ! Avec ses vingt-huit heures par semaine, c'est du travail ça ?

Thierry semblait avoir pris la mouche pour de bon, et son fiel occupait tout le blanc et le noir de son regard courroucé. Remué par toutes les humeurs, il se tournait maintenant en direction de la table où avait été commise l'offense insupportable, l'insulte suprême au monde paysan et à sa dignité. Thierry cherchait manifestement à attirer vers lui le regard de son adversaire, afin de lui décocher l'une de ces flèches mauvaises qui l'aurait foudroyé ! Il cherchait à le déloger des palabres qu'il menait avec la plus grande application en ce moment même avec sa voisine de table, enflant ses attitudes avec cette espèce de supériorité omnisciente qui semblait vouloir écraser les gens sous des airs entendus, comme s'il avait voulu sortir de sa boîte crânienne son cerveau surpuissant pour le mettre sur la table, afin que tout le monde pût en admirer les impressionnantes et supérieures circonvolutions. Tout à coup, Lepic craignit que la situation ne dégénérait et ne tournât à l'apostrophe ou à la rixe pure et simple ! Ce paysan balourd et taiseux qui la plupart du temps prenait sur lui et sur sa forte nature les brimades que lui opposait le monde pouvait d'un instant à l'autre ouvrir l'écluse et

déverser sur ce type tout le mépris qu'il avait accumulé. Lepic connaissait bien ce genre d'individu qui telle une rivière au cours tranquille pouvait tromper son monde jusqu'à grossir et déborder de son lit. Aussi, afin de désamorcer quelque peu ce litige moral, il osa la diversion.

‘Et que fais-tu maintenant que tu n’es plus exploitant ?

— Paysan, paysan ! s'exclama-t-il ! Exploitant, c'est pour les fiotes ! Il n'y a point de honte à dire que l'on est paysan ! On sait tout de suite de quoi il s'agit ! ça renvoie d'emblée aux paysages, à la campagne, aux champs, ça résonne avec la terre et les origines de l'humanité ! Au moins, ça sent quelque chose, ça a du goût et de la mémoire, un parfum de terres labourées ! Exploitant, exploitant de quoi d'abord ? Exploitant pour finir d'user ce qu'il reste de la terre en prônant une agriculture industrielle annoncée par le darwinisme de Monsieur là-bas, fit ce dernier en désignant du doigt l'objet de toutes ses détestations ! Exploitant pour être à son tour exploiter ? Car c'est bien de ça dont il s'agit !

— Oula, mais je n'ai pas voulu te froisser, brave homme ! Comme te voilà parti ! Excuse-moi, mais je ne tiens pas la distance, moi ! », fit Lépïc le visage toujours irradié par un puissant sourire ! Je suis bien d'accord avec toi d'ailleurs ! J'ai beau l'air d'un pinpin de vogue comme ça, mais tu ne trouveras personne comme moi pour savoir ce qu'est le travail et le respecter en tant que tel ! Moi aussi j'ai bouffé la grenouille ! J'étais artisan-commerçant. Une petite boutique de réparation de petite motoculture dans le centre de Saint-Vallier... et puis toujours la concurrence des grandes chaînes qui savent si bien faire les choses à notre place, et pour un prix tellement plus abordable, puisqu'elles te proposent de changer ta tondeuse pour le prix d'un